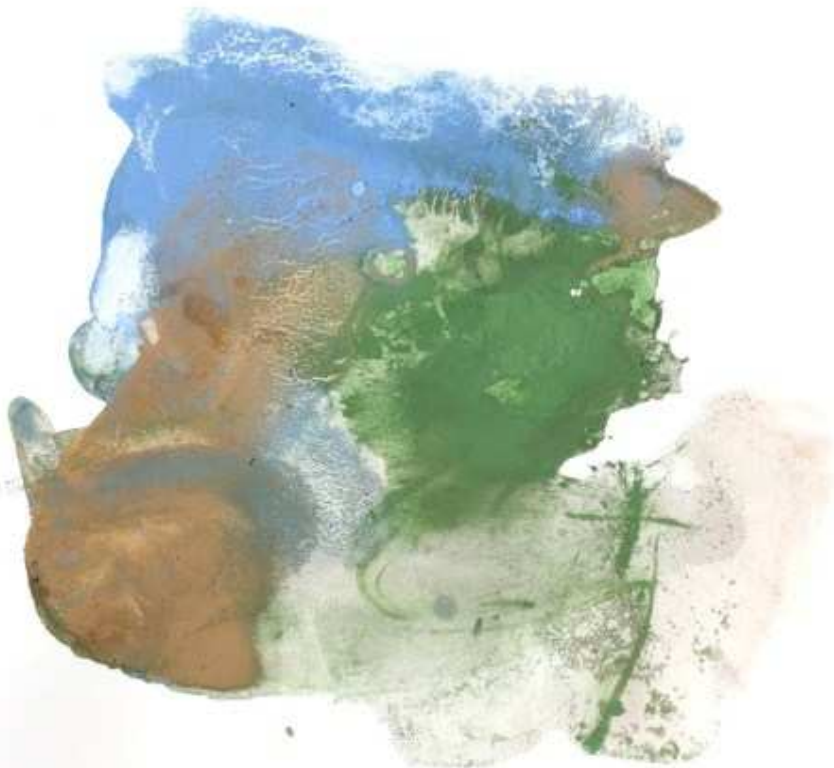


BELLE AU SANG



Poème

© Lambert Savigneux 2008

in dedication to Cathy Jordan du groupe Dervish pour l'inspiration irlandaise
et le gout de revenir bien en avant du vent

Même si on ne la connaît pas- qu'il faut frapper à la porte fermée- interroger l'invisible de derrière la porte fermée ?

Faut il se contenter de laisser vivre ce qui pousse ou déborde, se bander, propulser l'informe et oser provoquer? Embourbé suivre les méandres qu'a fini par creuser la pensée

Est-ce la poésie cela? Claquer la porte à la claquemure. Se laisser revivifier par le vent froid gifle du réel, mais qu'est ce le réel, une surprise un élan inusité une piqure de froid, une brûlure ?

Et, assuré, sauter, Ce bond en est la condition, au seuil de l'air le déchainement de l'entre-deux pas. Rester en phrase avec le brut, écrire le long des lignes de faille, On pourrait bien parler de Pan, de ravissement de rapt d'émerveillement,

Surement les mots trouveront la rive du sens une fois l'acte accompli et les sens au repos, l'homme augmenté reprendra le rêve, serait ce que la poésie n'est que là dans le leurre au sens où l'entend le chasseur ?

Voulant dire que toujours les mots accrochent la métaphore, se servent du réel en miroir, contemplent au sens la contemplation. l'entrevu.

N'est ce pas justement l'écart qui me force à harnacher de mots, à reclure pour laisser s'octroyer les lignes et les couleurs ; et s'effondrer les murs de chair, vent de ce que je me crois permis de mes tréfonds.

L Savigneux -2008



ERIN

Cathy

Tes vents jaspé l'ire comme Eire la mer comme
jupe fend l'air vert du vent et tu le chant tu
encercles et tu tourne lourd fer et la tourbe
réiterre le vert l'enveloppe brune
dans les creux des yeux s'emballent une ronde
triste chamaille de peau tendu au bleu c'est les
fleurs comme pleurs et l'âpre lumière ce
sédiment ou poussent les nuages à fleur de ciel
le ciel et elle s'égare dans les gris pendant que
tout tourne au bleu soudain inaptés les
couleurs n'en sont pas

Belle

le repos de peau

la chaleur

au frisson vague

le visage

haut

au frisson roux

dit cette plume de l'air

Vu dans le ciel qui roules les cheveux roulent
noués comme une corde douce tressée d'un
vœu millénaire jamais accompli L'Amour ce
mot orage déverse et brûle l'A que je poursuis
comme libération Ambre comme rasade nerf
de la brûlure ou brisure sans laquelle je ne suis
plutôt moi et que je fuis

Suis-je presque île dans le désert bleu de ce
ciel qui court dévale océan
à ta recherche sans route ?

Beau ciel qui en robe vois le beau visage noir
bleu d'ébène plombe comme un survol un
sourire comme jointure mes yeux bois bouses
ce tien visage j'en trouve les traces quand
crache la mer les cheveux soie de sable grain
fins tes peaux se font roulade et la chaleur ?
Onde des crêtes d'écume on entend la voix qui
tonne s'échancre elle déverse la couleur délure
la vielle en bande fine la croix d'or en herbe
lumineuse transparait le rythme au fil et voile
velours la langue barde roule femme comme
gitane et l'ouvre sur l'air

Comment quand le ciel s'enveloppe de la tristesse apparente le monde comme manteau de pluie quand les arbres déchirent les élancées fragiles et s'écroulent dans les mousses qui les recouvrent que les étoiles se plient à danser des pas filants en tous sens

À bout d'espace l'incohérent dans un feu comme glace le rythme tempête et les barrières de griffes ne permettent plus mon corps sans autre que dormir

Le Temps sans prise décline et l'œil l'auvent
sans entrave se choisit lieu de broussaille
comme hêtre une haie rousse fendre doux
l'ironie dans le vertical

Est-ce baiser le sel le simulacre au crin galop
fou sur la lande c'est du fond des âges les os le
son résonne sur la peau bois de rose se pousse
en creux les enclos les tâches ocres nef et
nœuds Crinière rousse comme femme cheveux
caballe grive la houle poivre et grêle et cèdre
l'allure haute cède devant l'abrasif d'une nuit
de foudre

Est ce baiser ou bocage libre la main desserre
la terre sans faim



Pelisse le vent à dos de jambes chamanes Os
sur roc dévalent le hennir et la queue en éclair
gémir je me souviens cul sur dos je défiant la
beauté à dos d'étalon la folie stellaire et les
constellations gemmes les muscles comme
avalanche c'est le galop une transe ou perce à
ruade la montagne complice dans l'œil on
croit voir la force rue se passe en une alliance
entre ciel l'ailé et poumon en globe le monde
en un trait enfin perçu

C'est la foudre qui répond le cheval lui regarde
étonné qui te laisse dépecer par le feu aveuglé
transpercé sang lance à terre pour ce qui n'est
qu'un jeu hors de portée Pottok autre nom
offert à la fierté millénaire l'herbe crie un
accord et la laine recouvre comme steppe la
vie libre décide en galop et apaise le temps
Humer l'air humide les brume

Pour ainsi dire l'herbage est prélude au
jambage



Et un jour à Sligo l'herbe étendue en plaine sur
la pierre qui concassée en murets te faisait une
robe tachetée comme un parquet de fleurs

Ambre violette car le ciel illuminé en
cavalcade grise renvoie cette illusion d'une
peau tendue si douce si rugueuse tourbe
hagarde aveuglantes les efflorescences les
nuages prouvent que l'air dévale comme
cheval ivre et enroule le monde en manteau
l'ire au vent.

ALTAN

Les lèvres remuant la peau ce peu de chair
dévoile les mots l’empreinte y laisse une
secousse l’embrase qui s’il faut le nommer de
chevelure cheval en torse de muscle tremble
sous la pression se tord comme un vent qui
vole gifle comme des arbres secoués dans la
furie du temps les branches injurient des
flancs la rage un spasme du cœur exige de
respire

Jambe repliées en maison sur moi qui dresse
les poutres ou la sueur de vivre nous recouvre
en peau caprine le temps rêche durcit le sillon
comme cuir et nous en dessous

Cette distance je la caresse comme un torrent
qui mène à la mer comme une faille d'où surgit
la lumière Ma propre obscurité nourrie des
dessins à l'ocre de peau la blancheur de l'esprit
m'habite la fermeture pesante de la roche qui
en cercle par inadvertance un chant qui toise
me replace de la question au fétiche couche de
cendre abandonné au coin du feu il ne sert
plus sans doute et l'a t'on laissé là à demi
calciné pour pagayer à la chanterie des sons-
mondes Où les questions rugissent des
certitudes enterrées à moitié découvertes En
termes de peut être à jamais



Les entendant dans la cour je caressais l'arbre
et fit quelques pas illuminé de lune le torse
tendu mes pas sautant rejoignent le chemin
effacé cette draille recouverte de buissons
épineux de pierres brise-pieds les sabots
torrent et l'attention qui gronde L'autoroute
et les arches bétons ondulaient pourtant à
coté à deux pas entre deux juste à traverser
Désopiner la ligne blessure la voie est une
faille et la mer pleine immensément en répons
d'une même lancinance également veine mais
la femme regardait de ces yeux parole et
s'enfonça dans la forêt moi sur la plage l'océan
en réson voyant cela je pris mon ouverture et
mes yeux apprirent

Le poids comme un chemin trace nos
humanités droite quoique courbe la couleur
les larmes terre et chaud mais replis le bois
brulé brève une voix hors de doute Demeure
frêle une forêt on pourrait bien l'abattre
éphémère mais dense et presque pierre reste la
mémoire strate à jamais Dans le vif fragilité du
temps face à l'inclus rebelle même réduit à un
chainage le cri du bois abattu calciné
combuste revivifié dans le cri Nuit de se sentir
ce nuage ? Cache d'ombre le soleil corps et
lueur salive acharnée à offrir l'eau la soif serait
épuisée et nous allongés

Et nous étions tous serrés contre la peau de
l'ours et nous nous élancions vers les confins
de la terre en poudre d'ocre le granit nous
rudoyait et nous chantions la rive indicible

Songe tes traces pourpres reluisent le jet de la
mémoire pour taire s'enchaîne il remonte le
temps le rythme ne calme pas l'attente il
remonte le temps et frappe la terre comme un
retour de tombe et retombée danse et
piétinement la vitesse et les ailes de glaise le
roc dur est envolé la brisée de rive le pas
accordé à l'oiseau Le vert terre encore ce vent
ondé raconte l'exode et le rêve la puissance
accrochée à l'euphorie dépassement



*À l'ouest de l'Orénoque le quotidien est
véloce une chiromancie décime l'épine bouée
dorsale une bouffée de blonde onirique*

*Our le fleuve s'y noyer et renaître endeuillé du
parfum magique comme une langue
maternelle oubliée où les sons des mots la
source cristalline éparpille j'en reste au son
qui relie les fils à ma nuit en corolle l'épanouie
fertile sur une eau les follets des Mires voltées
étoiles de sens*

Quant à moi ma hache à la main j'acharne à
briser les barrières d'un bois serré dont on fait
les prisons à tomber pour transpirer la lumière
d'une caresse enfin libre Mes murs de fer
l'aspire d'une aube charnelle envoler les lèvres
pour qu'un mot se dessine à se poser sur ta
main dégantée mes yeux déglués se sentent
lisses et toucher La douceur à la rencontre le
long du lin fines les hanches de l'atlante le
bois se fend le fer fond fébrile d'un cumul
effleuré Violence la détente bouleversée d'une
encre dissimulée prise au collet la peau
rapprochée s'est tremblée d'une fleur
murmurée

AMARI

La vision d'une terre qui enserre me
rappelle à ma réalité d'exil Cette rive
comme un voilier caresse mélancolique les
herbes et les mottes au rivage
l'appartenance pris entre la vague et la
grève vent les floraisons

Empreinte et poussée les sèves
tellurique prononce la sentence
Matière le temps l'espace en vent des
forges Dans les blancs le sens et la
trace sous-tendent une langue arrière
ce sont les vides comme la brise
poussent les corps accordées à
l'horizon Le chant une mélodie
résonne du chaos

Fidélité Pas de l'homme qui marche et déchire le tissage du monde comme un passage entre ces deux ancrés l'une amarrée et l'autre fine soie solaire prise entre le devoir sûr de son tracé opaque et l'aimant d'une voile ivre à l'assaut de l'île la mélancolie et la joie maligne l'œil l'envie surpassée à l'en-vas t'en de l'à venir.

Face à face millénaire Crocs en poils à
l'ombre des estives les deux boules se
hérissent s'affrontent au recul millénaire
arriment la sagesse animale aux strates
réitérantes du temps L'herbe
pyrénéenne se durcit en cime belle la
veillée de laine Noire les arbres en écho
giflent les feuillures d'un tracé cerclé
grave bas les troncs sourds les laies qui
presque cèdres se suffisent hêtres

Comme un souffle l'homme expulse le
respire la parole habite comme un écho
de soi à soi et en chemin arrime comme
un Autre de soi à soi en chemin en halte
de parcours en rebond capté réverbéré
renvoyé comme d'une paume à flanc En
bond de force le corps imprime le
mouvement les pentes des vallées les
champs au front des pierres entassées
Ras aux accroches libre le rythme
l'entre-tas Mégalithe comme bornes des
chemins ce vouloir-balle est-ce filin à
errer cet allant du sentier un maillage
étroit le filet en piège à ours ?

Ce rôle comme l'écho des montagnes les
troupeaux aux pistes ouvertes le vertige
comme dessin transhumant où voir
accepte de renvoyer Mes pas rivés aux
points de lumière lient les étoiles aux
croc de terre tissent un chemin à
parcourir au vaste large si sûr que jamais
si claire la lueur du jour cet Orion et
congénères me parlent cette langue
Immuable Aux accroches de mes pieds
fixation des neurones en écarts d'étoiles



Un hiver à la brume les assauts de
l'humidité Ce trajet parfois permettrait
des percées peut être une niche au creux
des vallées Si tu te penches tu peux voir
des cavernes aux pieds des blés deux
poteaux entrecroisent le branchage le
rouge aux toits et le chemin est à
prendre et se perdant dans les baies son
taillé cerises noires et dièse à la lune

L'émotion étreint en écoutant le chant
ravier la beauté S'ouvrent les roches les
rousses douces sur l'aspérité la mer en
rive gonflée dans mes paupières mon
ventre rythme la lancinance En drapeau
fier ma langue le fer de mon à pic lèvres et
yeux se fondent à la brume et rêve le roc
dressé Au loin la poésie et la voix riment
à l'âme en écart le visage eurythmie
l'élancée polyphonique les voix tissent
une histoire unique en fond le visage en
métamorphose obstinée chante

En chaque femme la fringale du corps à
l'orage du regard en rire le visage
ponctue des cents renoms aux pigments
d'une peau cent fois recommencée en
arbres les corps aux velours pentes les
collines s'accentent auroch en
percement d'aigle les ailes fébrile aux
bras des étendues en équilibre
désordonné sur la poutre des temps les
regards s'échouent sentiers les corps
rebondis toujours les mêmes.

